Book Reviews

Longrigg, James: **Greek rational medicine**. Philosophy and medicine from Alcmaeon to the Alexandrians. London [etc.], Routledge, 1993. IX, 296 p. £ 35.–. ISBN 0-415-02594-X.

Il y a longtemps que nous attendions un livre comme celui que nous offre aujourd'hui le prof. Longrigg. Un livre qui présente de façon synthétique les relations étroites et nécessaires qui ont été celles de la philosophie et de la médecine dans l'Antiquité grecque. Ce sujet a suscité depuis bien longtemps une abondante littérature, livres et articles, mais toujours centrée sur des aspects particuliers ou des périodes plus restreintes. Nous ne disposons pas d'une synthèse, dans laquelle l'auteur présente un tableau d'ensemble des concepts philosophiques qui ont induit l'histoire des doctrines médicales de l'Antiquité.

Il ne s'agit pas d'une histoire globale de la médecine: la clinique (sémiotique, pronostic, thérapeutique) en est évidemment absente. Mais, conformément à ce que fait entendre le titre, depuis les philosophes présocratiques jusqu'aux médecins alexandrins Hérophile et Erasistrate, en passant par Hippocrate, Platon, Aristote, Dioclès et Praxagore, l'auteur évoque la naissance, dégage l'origine, retrace l'histoire de ces concepts, leur influence dans l'éclosion et le développement de la pensée médicale. Il les met en perspective, montre que si la philosophie a influencé la médecine, cette influence s'est également exercée dans le sens médecine philosophie, de sorte que, à cet égard tout au moins, les deux disciplines n'en ont souvent fait qu'une.

Une telle entreprise suppose de la part de son auteur une longue fréquentation et une méditation patiente des textes philosophiques et médicaux de la Grèce. Mais elle exige aussi qu'il domine la littérature critique moderne que ces problèmes ont suscitée. L'auteur a magistralement réussi dans cette double exigence. Et lorsque dans sa préface il semble comme s'excuser du fait que son livre ne contiendrait guère de nouveauté, nous ne pouvons le suivre.

Ce livre est nouveau parce qu'il présente pour la première fois une synthèse élaborée avec rigueur, solidement étayée, riche de perspectives stimulantes et donc infiniment précieuse, de ce qui constitue un aspect primordial dans l'histoire non seulement de la médecine, mais de la pensée grecque en général. Il est nouveau parce que l'auteur ne se limite pas à présenter les différentes notions et doctrines, ce qui constituerait déjà un ouvrage appréciable et utile, mais qu'il confronte et discute à leur sujet les travaux des savants modernes pour souvent prendre parti de façon originale et convaincante.

Dernier trait enfin qui, s'il n'est pas du registre de la nouveauté à proprement parler, relève aujourd'hui en tout cas d'une certaine rareté: ce livre si érudit est écrit dans une langue limpide, vive, dénuée de toute affectation jargonnable. Les non-anglophones en sauront encore davantage gré à l'auteur.

Des notes judicieuses sont groupées en fin de volume. S'y ajoutent des index (général, des passages cités) et une bibliographie à laquelle nous ne reprocherons que quelques bévues orthographiques affectant les références en français.

Philippe Mudry

Guitton, Jean; Bogdanov, Grichka und Igor: **Gott und die Wissenschaft**. Auf dem Weg zum Metarealismus. München, Artemis & Winkler, 1993. 180 S. SFr. 29.80. ISBN 3-7608-1900-1.

Zunächst muss man bei diesem Buch zwei Barrieren überwinden. 1. den Titel. Es geht nicht um «Gott und die Wissenschaft», sondern um die Gotteserkenntnis unter der Bedingung der kosmologischen Fakten, welche die moderne Physik liefert. 2. Wir erfahren nichts (ausser einigen Bemerkungen im Vorwort) über die – auch soziale – Wissensorganisation oder gar darüber, warum die modernen Wissenschaften das Dogma vom methodischen Atheismus voraussetzen.

Stattdessen – aber das sehr gelungen – steigen wir ein in eine klare und kenntnisreiche Diskussion des Philosophen Jean Guitton mit den Physikern Grichka und Igor Bogdanov. Ihnen geht es um den Nachweis, dass man alle physikalischen Fakten nur unter der Voraussetzung eines bewussten Planes vom Universum verstehen kann. Anders als in religiös orientierter Kosmologie wird nicht versucht, ein Wesen «Gott» nachzuweisen, das alles verursacht hat. Das Wesen «Gott» gilt als eine Art «kontinuierliches Grundgewebe» (S. 56), das Nukleares, Atomares, Molekulares und Biologisches miteinander verbindet. «Welche Art Wechselbeziehung besteht denn zwischen ... [den] Teilchen? Tauschen sie so etwas wie ein Signal aus? Schöpfen sie direkt aus dem Netz des Quantenfeldes die Information, die geeignet ist, ihr Verhalten zu lenken?» (S. 108). Z.B. das Pendel des Léon Foucault (S. 141) zeigt mit seinen verschiedenen Schwingungsebenen genau diese hintergründige Allgegenwart auch jener Gravitationsfelder, die von den entferntesten Galaxien ausgehen.

Eine wichtige Rolle spielt in den Diskussionen auch die Chaos-Theorie: Chaos kann nur dann verstanden werden, wenn man die Produktion von Ordnung als Sinn der Unordnung begreift. Fazit dieser und anderer Diskussionsgänge: (nicht eine neue Meta-Physik, sondern) Meta-Realismus, also Realismus, der seine Unschärferelationen kennt und «stehen lassen kann».

Wenn dieses Buch nicht in der ausweglosen scholastischen Frage nach dem «*credo quia intelligam*», «*credo ut intelligam*» oder gar «*credo quia absurdum*» endet, dann deswegen, weil es 1) nicht um das Glauben geht und 2) Gott nicht als Drahtzieher von etwas gesehen wird, sondern als die Möglichkeit, die *in* den Dingen steckt. Zurück zum Anfang des Buches: Gott wird am Ende eines Diskussionsabschnitts über die Aporie, Zeit beim Entstehen des Universums zu denken, nicht als Zeit-Erschaffer gedacht, der gleichsam hinter der «Planckschen Mauer» (10^{-43} Sekunden nach dem Urknall) steht. Vielmehr: «Er ist die Zeit selbst» (S. 36).

Hier bewahrheitet sich die Konzeption des Buches jedoch voll: Wenn jetzt eine Sozialgeschichte der wissenschaftlich-kosmologischen Ideen und Mentalitäten folgen würde, dann würde wohl der intellektuelle Unfug einer «Kosmologie ohne Gott» auffallen. Das Buch macht gespannt darauf.

Franz Josef Illhardt